

## Les Fantômes de Clara

*Le récit dénonce une vie vouée au rabaissement, les atrocités encourues pour être née fille et vouloir cependant exister. Les peurs engendrées par les événements contaminent la pensée qu'on ne distingue plus des cauchemars. Le passé masque et travestit le présent. Cette ambiguïté fonde la narration.*

*En vérité, le premier personnage de ce récit est l'écriture. Fluide et musclée, elle diffuse une atmosphère étrange et porte l'expérience intérieure à un point d'incandescence intense.*

### Extraits

#### I- Dans le parc

Derrière toi la musique du manège emplit l'espace, ce sont des extraits de grandes œuvres classiques, Haydn, Mozart, Vivaldi. Tu te dis que c'est inattendu, ces airs pour les enfants que tu imagines installés sur les cochons laqués de rose, les petites locomotives, les carrosses de princesses, les chevaux caracolant, les avions en miniature. Ils sont à quelques pas mais tu ne les vois pas ; les parents attendent les heureux petits anges joyeux. Tu les détestes tous.

.....  
Un couple a quitté l'allée, il se dirige vers toi et tu plonges ta main dans la poche de ta veste ; tu sens la forme du petit revolver dont la crosse est doublée de nacre gravée de fleurs, une arme de femme. Cette femme inconnue qui l'avait tenu dans sa main a pris une grande place dans ta mémoire. Tu lui inventais des vies et tu lui parlais. Tu imaginais les lieux où tu aurais pu la rencontrer : un trottoir, un bar, une chambre d'hôtel, un parc, un terrain vague entre la ville et les faubourgs, quelque part dans la "zone", du côté des fortifications. Une vie de risques, de violences. La femme-au-revolver fut sans doute une femme inquiète, sur la défensive, une femme qui devait défendre sa peau, une certaine image de toi-même, bien réelle, bien présente, familière.

.....  
Un jour ta grand'mère raconta comment son fils avait ramené une "poule" dans sa chambre, comment il l'avait fait sortir par la fenêtre d'où elle était tombée dans une baignoire d'eau. Tout cela se passait dans une bicoque de la banlieue. Tu étais alors trop petite pour bien comprendre la situation, tu retins seulement les mots qui pour toi correspondaient à une image réelle : "mémé", "poule" et "cocotte" se mirent à jouer des saynètes dont les protagonistes varièrent au cours du temps, de telle sorte que parfois tu ne distinguais plus le farfelu du probable. Le mot "poule" par exemple contenait des sens tellement différents que l'événement relaté se pliait à des interprétations très éloignées.

.....  
Mais dès les petites classes, on t'inculqua la modestie, qu'il fallait refuser les marques de reconnaissance, et ce fut le jour où ta mère décrocha la médaille de ton tablier d'écolière. Ta première croix fut une croix d'honneur arrachée, l'honneur c'est trop pour une petite fille, cet honneur-là en tout cas. La marque rouge de la modestie s'est abattue sur ta fierté, la fierté d'être rayonnante. Injustice et silence, se taire et s'effacer, jamais un mot pas un regard. Ceux que tu aimes ne te voient pas. On t'interdit de respirer, un voile épais tombe sur ta vie.

.....  
Les ombres ont empli le parc et les enfants ont quitté le manège. Il n'y a plus de promeneurs. Tu frissonnes, tu vas te lever pour marcher vers le café au-delà de l'allée. Il saura t'y rejoindre un peu plus tard. Tu aimes t'installer seule et attendre, ne serait-ce que cinq minutes, comme si c'était un second rendez-vous. Sans même tourner la tête il te dit que tout va bien, l'enterrement aura lieu dans deux jours.

## II- Dans la grange

La bergerie est un refuge, un lieu hors d'atteinte, hors des routes et hors du temps ; un bâtiment désaffecté, modestement aménagé où se trouvent échoués les objets les plus hétéroclites, ceux qu'on a failli jeter lors des déménagements familiaux et récupérés in extremis. Dans les moments de grande détresse, ils deviennent des repères : celui-là me rappelle tel lieu, telle saison, j'avais tel âge, j'étais avec telle ou telle personne. Les objets qu'on avait oubliés assurent qu'on a bien existé et que peut-être on peut essayer d'apprendre à exister encore.

.....  
Je sais pour en avoir fait l'expérience que l'engourdissement peut me prendre, le moment où mes repères humains vont s'estomper juste avant que je ne me trouve au bord du gouffre ; alors les forces incontrôlées s'éveillent, on ne peut plus les maintenir à distance, c'est toute la personne façonnée, policée, qui cède. Je crains ce moment de rupture qui arrive sans coup férir, qui me rend étrangère à moi-même. J'attends avec un sentiment malsain : est-ce que cela va se produire, cette marée irrésistible à laquelle je m'abandonne ? Je me souviens qu'une fois je me suis mise à hurler comme les loups, toutes les peurs sortaient de moi. Je dois être seule pour sentir cet effroi, pour qu'aucune digue ne le contienne. Et pourtant il me faut la certitude que quelqu'un m'attendra pour me consoler après cette grande fatigue.

.....  
Je veux retrouver le bain de jouissance des premières années : revenir à ces moments, être à nouveau l'enfant aimée, faire un retour en arrière et repartir de là pour changer la donne, construire autrement ce qui va suivre. Je furete dans ce bric-à-brac, cet océan où se cache le passé. J'espère rencontrer un objet qui ressusciterait ce que fut mon environnement de l'enfance : les odeurs, les bruits et jusqu'à la température des lieux. C'est une aventure risquée : certains objets ne pourraient-ils pas rouvrir les anciennes blessures, réintroduire la souffrance ?

.....  
N'y a-t-il vraiment rien dans ce coffre ? Je veux le constater cette fois encore, comme si par miracle les jouets revenus de je ne sais quelle escapade pouvaient le remplir à nouveau. Je soulève le couvercle et je ne vois que l'absence : aucun vestige de mon enfance qui aurait pu m'aider à retrouver la fillette confiante, à retrouver l'ingénuité. La hargne m'envahit, mes sentiments prennent des allures de meurtre : un diable est sorti de la boîte, c'est la face de mon père qui se transforme en masque de silence, qui se tord en exprimant la volonté de me réduire, de m'humilier, d'effacer jusqu'aux traces de mon existence, de m'anéantir : la volonté de m'écraser comme un pou.

.....  
Je suis venue jusqu'ici pour la consolation, mais les forces hostiles l'ont emporté. Je cherchais mon père aimant d'autrefois, mais c'est un fantôme terrible que je dois maintenant affronter. Les mots parfois m'emportent et je les suis à la dérive ; par chance il arrive qu'ils occultent quelque chose d'insupportable ; ils font entrer l'humour dans les zones de naufrage. Soudains changements de registre qui me permettent de ne pas m'enfoncer dangereusement ; lorsque l'esprit garde le dessus, il écarte la souffrance, il évite les écueils du ressassement. Besoin maladif de ressusciter les souvenirs, plaies toujours ré-ouvertes. Voilà que les mots fatidiques reprennent possession de mon esprit, ils font surgir des images désastreuses. Aujourd'hui dans la grange, la souffrance lointaine revient, puissante. J'ai peur que ce flot ne m'envahisse : je ne pourrai plus rien maîtriser, livrée à des forces incontrôlables. Il faudrait m'éloigner de ce lieu d'où sortent les douloureux souvenirs.

### III- Dans les coffres

J'ai sept ans. Je suis dans la cuisine, assise sur mon coffre à jouets, le dos à la fenêtre ; ma mère a les yeux rouges, il y a aussi ma grand'mère et mon père. Je suis restée seule pendant qu'ils sont allés au cimetière pour enterrer mon petit frère qui a vécu seulement quelques jours. Ma mère est devant moi mais elle ne me regarde pas, elle ne me prend pas dans ses bras, elle ne me voit pas ; déjà, je n'existe pas. Et pourtant je n'ai que sept ans. Je suis allée vers elle, je lui ai dit qu'elle n'est pas seule puisque je suis là, mais elle n'a pas répondu ; elle regarde au-delà de moi, à travers moi, je suis transparente.

Ma mère pense à son enfant mort, un petit garçon. Ils lui avaient donné le nom du père qu'elle n'a jamais vu, mort dans un trou d'obus pendant la guerre immonde, dans les tranchées : le soldat inconnu, à jamais regretté. Ce père idéalisé venait de mourir une seconde fois à travers l'enfant mâle qui devait prendre sa place.

.....  
Les femmes respectées je les ai aperçues plus tard justement au Maghreb chez un chef de village, fier de nous montrer son cheptel de femmes enfermées au rez-de-chaussée dans des cellules aux portes grillagées et verrouillées. Des bêtes recluses affalées contre les parois avec les bébés. L'une s'est approchée de la grille, elle m'a craché dessus, je suppose que j'étais pour elle une de ces femmes libres qu'ils appellent une pute. Une autre a tendu la main, « bonbon » disait-elle avec hargne. Ce furent les seules paroles dans le silence qui régnait en ce lieu : séquestration, destruction du langage, ravalement à la bête. Dans mes rêves de terreur, je me suis souvent vue recluse comme toutes ces femmes innombrables. Dans mes rêves comme dans l'éveil, j'attends le moment propice : quand il faut donner le coup de talon au fond du lac, pour remonter à la surface, pour respirer à l'air libre, pour s'arracher à la boue, à l'amertume des aubes glauques sans destin. Je suis morte tant de fois de tant d'épuisement, que chaque renaissance fut de plus en plus improbable.

..... ;  
C'était un soir d'été sur la corniche : je voyais la mer en bas et quelques bateaux de plaisance qui brillaient sur l'eau calme et noire. La voiture s'est arrêtée lentement, ils m'ont dit de monter et comme je n'ai pas obtempéré, ils m'ont saisie, ils m'ont bâillonnée et balancée dans le "coffre" : oui, le coffre encore, ce même mot qui ressurgit. Plus loin, ils m'ont fait descendre et m'ont rouée de coups pour que je comprenne bien qu'ils étaient prêts à tout, que j'étais en leur pouvoir. Ils m'ont à moitié étranglée, même sans le bâillon je n'aurais pu parler. Ils m'ont replacée dans le coffre et je me souviens que j'essayais de produire un son mais que rien ne sortait tant ma gorge était abîmée. Pourtant, j'avais l'impression de remuer les lèvres : où se trouvaient-elles mes lèvres sanglantes, ne s'étaient-elles pas détachées de mon visage ? Je ne sentais plus mon corps. Ensuite à chaque arrêt, ils venaient s'acharner sur moi ; jamais le même et pourtant tous semblables, avec cette volonté de destruction qui leur était commune. Etrangement après plusieurs arrêts, je n'ai ressenti aucune douleur, comme si j'eusse été anesthésiée. J'avais les yeux fermés et je voyais mon corps qui m'est apparu disloqué, en quelque sorte prêt à se diviser en morceaux.

.....  
Il fallait avant tout que je préserve mon visage pour conserver des traits humains. Je me répétais que mon tourment était banal : les sévices subis ressemblaient à ceux, tolérés en leur pays, en leur clan, en leur tribu, en leur famille, en leur quartier, pour des millions de femmes. J'ai pensé à la Passion du Christ : il n'avait pas que des ennemis autour de lui, il y eut des signes de compassion et un message, il ne souffrait pas pour rien. Mais pour moi, je n'avais

en partage que le mépris, l'anonymat, la honte et le saccage : j'étais moins qu'une bête. Moins qu'une chose. J'étais un lieu de souffrance, de sadisme, *Nuit et Brouillard*.

#### IV- Morceaux

Ils ont disposé des amuse-gueule sur mon corps nu, avec art, doigté, concertation, avis pesés, coups d'œil convenus, hochements de tête, sans me voir, moi, puisque je suis une console. Ils m'ont passée au bleu Koon, le nom du peintre paraît-il. Pour moi c'est la couleur des boules dont on blanchissait le linge ; je revois ma grand'mère, ma bulle de tendresse, elle touillait l'eau bouillante et bleuie avec un grand bâton. Ne pas bouger, je pense à celle qui m'a aimée. J'ai de la chance, j'ai au moins ce chaud souvenir ; comment font ceux qui n'ont pas vécu cette tendresse et qui ne peuvent pas reconnaître les apparences perverses ?

Je suis une statue vivante immobile ; chacun se sert, les femmes avec mépris, les libidineux en bavent. La soirée avance, quelques verres de champagne, je les entends, mais pour eux je suis sourde, je suis un meuble, un présentoir en forme de corps féminin ; ils croquent dans leur plat favori, tâtent la bête, prennent un morceau de leur choix et jettent tout le reste, peut-être moi avec, en fin de gueuleton !

.....

Mon visage ne m'appartenait pas : entre la béatitude de la beauté ( béatitude et beauté sont si proches n'est-ce pas ) et les convulsions tragiques du malheur, il vous plaît, messieurs les artistes, d'extraire nos larmes comme d'un fruit pressé. Picasso, Picasso, qu'as-tu fait de Dora Maar, visage supplicié, coulures ? Et toi Jésus qu'as-tu fait de ta mère ? Jésus, ta mère te cherche, et tes sœurs. Lamentations, Mater Dolorosa. Le bel avenir, en effet ! Les yeux d'Elsa gardent la fulgurance pour « l'avenir de l'homme » dont on sait bien ce qu'il en est advenu : les yeux d'Elsa ! Pour une qui fut chantée, combien d'autres qu'on assassine ! Entre le con d'Irène et les yeux d'Elsa, cherchez la femme. C'est un immense orgueil de vouloir être autre chose que ce que votre place désigne. En quelque sorte, mes efforts pour éclore contrariaient mon destin, mon rôle dans ma famille, un rôle qu'on disait naturel, immense orgueil que de vouloir échapper à la grande, secourable et belle Nature ! Les écologistes seraient-ils des réactionnaires ? On voit des femmes qui n'en finissent pas d'allaiter, leur enfant a des dents, elles se regroupent dans un pré et donnent le sein en troupeau, comme des vaches. Etrange amalgame entre destin, nature et femme, tout se ligue pour me dire la même chose : que je ne suis pas libre, que je suis remplie d'orgueil, que je dois me tenir à ma place, que je dois être modeste et soumise, que mon bonheur est à ce prix. C'est une pesanteur qui ne concerne pas les hommes ; leur destin n'est pas lié à la nature et l'on distingue pour eux la nature humaine qui peut être une quête, un plaisir, une morale.

.....

Aragon communiste et merveilleux poète. Je ne retiendrai que ces vers chantés et la poésie libérée qui fut mon éducation au bonheur, la poésie qui m'apprit justement le souffle. Cela semblait si simple : ressentir cette jubilation qui me rendait au bonheur naïf de l'enfance, sans aucune angoisse, sur le point d'être sauvée par la beauté plus forte que tout le mal. Cette petite musique joyeuse m'habitait, je ne savais pas qu'elle avait le goût de la liberté, qu'elle m'y introduisait. Je ne savais pas que ce bien fondamental pouvait m'être refusé : le plaisir de progresser, être le terreau où vont s'ancrer et s'épanouir les petites graines à cultiver qui attendaient en moi. Je voulais retrouver tout ce qu'on m'avait volé. Alors, s'ils ont fait irruption dans ce bonheur, c'est parce que je n'étais pas à ma place, parce que je voulais connaître les joies de la liberté, comme un homme, ma fille !

## V- Meurtre

Je vois sa silhouette découpée dans la lumière qui entre par la porte de la grange. Il a des allures de chasseur poupin essoufflé par la marche. On se salue, il s'assoit sur la mangeoire, on parle de la pluie et du beau temps. Vous cherchez des girolles ? Il y en a plus loin et personne n'est encore passé. C'est vrai que les bois commencent à prendre des couleurs. Oui, c'est ma maison.

Je regarde l'homme qui s'est introduit ici, insensible aux effluves d'herbes sèches, à la beauté des poutres de châtaignier, aux restes de foin éparpillés sur la mangeoire, indifférent à cet endroit de paix originel. Je vois qu'il rigole, odeur aigre, gestes trop brusques, épaules carrées, mâchoire en avant. Sa bouche remue, sans doute parle-t-il, je n'entends rien, j'observe seulement ses grosses lèvres luisantes et rouges, peut-être graisseuses, ses yeux à fleur de tête, un sanguin. J'ai peur de cette puissance physique, de cette rupture dans l'harmonie. Je me sens prise au piège mais je ne dois pas le montrer, cela l'exciterait comme un chien. Ses yeux se plissent, il me regarde avec un air de connivence.

.....  
Le contact d'une main sur ma main me ramène brutalement au réel. L'étranger a saisi mon poignet et le passé bascule dans le présent. Une nausée d'impuissance m'envahit, toujours le même goût infini d'amertume dans mon cœur resserré. Le promeneur, cet homme qui s'est introduit dans l'espace sacré, a saisi mon poignet ; il s'y accroche. Impossible de chasser les vieilles images, elles me gouvernent. Est-ce que cela ne va pas cesser un jour, est-ce que je vais passer mon temps à m'épuiser pour essayer de naître ? Ma conscience encore parle, mais je l'entends à peine ; je suis sans garde-fou. Je tremble et j'ai peur de moi-même.

Avec son autre main il me tient par le cou, il veut je crois approcher son visage. Je dois fermer les yeux, je ne supporte pas cette proximité. Le cauchemar m'assaille, je suis livrée à mes peurs. Plus rien ne répond, aucune voix intérieure. Je suis à nouveau seule. Je connais les abîmes et le moment précis où il faudra réagir pour ne pas sombrer. C'est un coup de talon au fond du lac, par lequel j'échapperai à la pesanteur, par l'esprit je m'allègerai et je respirerai une grande goulée d'air. Ma liberté est en danger, ma vie.

.....  
La nuit vient doucement, m'enveloppe et me protège. Toutes les images de terreur sont effacées, j'appartiens à chaque brin d'herbe, à l'air qui me pénètre et jusqu'aux étoiles dont j'absorbe la lumière ; je suis dans le temps illimité. Une porte invisible s'ouvre, un souffle m'emporte sur l'autre rive. Enfin délivrée.

## VI- Passages

Alors je me suis rappelé l'enterrement, j'ai fait un gros effort pour recouvrer mes esprits : revenir au monde des humains, à l'heure des horloges, à toute cette organisation de repères qui nous sauve de l'absorption dans l'immonde, je veux dire dans l'effroi en dehors du monde connu. Je suis retournée dans la grange et j'ai compris que tout avait changé. Deux visages se superposaient, devenaient non identifiables : celui du rôdeur et celui de mon père, différents, étrangers, je les voyais pourtant profondément identiques, veules et lubriques masques interchangeables, masques de la duplicité. Une prostituée ne m'avait-elle pas mise en garde ? Rien de pire qu'un bon père de famille capable de s'enfiler une pute avec le bébé sur la banquette arrière, le petit môme qu'ils vont chercher chez la nourrice. J'imaginai le rôdeur dans ce rôle. Je fus prise d'un fou-rire, j'allais poursuivre la comédie, je comprenais l'inutilité de vouloir expliquer, résister, convaincre ; il n'y avait qu'à jouer, faire la gentille fille.

.....

Dans l'infini seulement mon angoisse peut se diluer. Par les yeux j'absorbe la nuit, j'avale le noir et la lumière, les éclairs passent à l'intérieur de mon souffle, cela fait un picotement de caresse. Je me noie, j'avale goulûment les eaux noires de la nuit. Les yeux fermés, ma tête s'emplit de cet espace. J'entends au loin le piétinement de la pluie qui arrive ; elle sera bientôt sur nous ; j'ouvre mon visage à tous les ruissellements des eaux de cristal. Personne ne pourra à présent m'étouffer, pas même ces fantômes qui tentent de s'installer à l'orée du bois : ils disent que les arbres sont d'un côté et les prairies de l'autre. Ils ne réussiront pas à me faire fuir au fond d'une clairière, dans le cercle étroit des futaies. Je les affronterai, je les chasserai, je les ignorerai.

.....  
: « Tu as tué, ce jour même ». Moi, je ris haut et fort, j'atteins la cime des arbres derrière eux : ce fut un duel, j'ai gagné. Je peux enfin ne pas craindre ceux qui m'ont fait du mal, je les ai tués en moi ; je m'avance, je suis furieuse et je vais enfoncer le mur blanc qui se dérobe, insaisissable ; je ne crois plus aux apparences, il suffit que j'avance ; saisir ce qui me résistera, à pleines poignées, tout balancer et rugir. Je m'élançai, je crie, les vapeurs disparaissent, dissoutes. Je m'écroule, je suis libre et haletante, le visage contre les senteurs de la terre, la terre familière, odorante. Je pleure enfin avec mes yeux, le regard d'Elsa ne m'atteint plus et je m'allonge sur le sol mouillé, je me retourne pour m'emplir de la vibration des orages, je tremble parce qu'enfin je suis pleine.

## VII- Un enterrement

Pourtant j'étais prête à lui tendre la main pour l'aider à franchir le passage. J'aurais aimé m'immerger avec lui dans la montée des anciens et des bons souvenirs, lorsque j'étais la petite fille qu'il avait aimée. J'espérais qu'au bord de la mort il se réveillerait. J'ai ramené du fond des années les moments où j'étais son enfant : les promenades, les chansons. Mais je ne pouvais pas extraire de ma gorge ces jours heureux, recouverts par trop de souffrance. Tout ce que j'aurais voulu dire restait en moi, douleur insupportable, car je savais qu'il n'y aurait plus aucune chance après la grande séparation.

.....  
A l'hôpital, au pied de son lit, là où il allait mourir, je me sentais absente, plus rien ne pouvait m'atteindre, je n'entendais rien, je ne pouvais juger de rien, tout était mécanique. J'étais une automate privée de sentiment. A moins que je ne fusse une immense et totale douleur également diffuse en mon corps et en mon esprit. Je faisais les gestes attendus, j'étais présente lorsqu'il le fallait, mais réellement absente. Je faisais "de mon mieux" ; la douleur, je ne la sentais pas, les pleurs ne sortaient pas, j'étais sèche, morte à moi-même et aux autres. J'avais rêvé de ressusciter les liens très anciens. Mon père que je n'ai pas rencontré, il aurait suffi de ton front pour m'y poser, oiseau. Souffle de plus en plus lointain, hachant l'espace, se blessent les mots expirés. Trop lointains à présent, absorbés de regrets, nos solitudes coulent à jamais séparées. C'est la mort de quelqu'un quelque part, une mort anonyme. Malgré tout, avec lui, un peu de mon regard s'en va.

.....  
Le billet d'avion que tu me remets, je l'ouvre, je lis "San Francisco". Une bouffée de bonheur m'emplit parce que je suis sûre de ne pas être seule : j'étais perdue et vide, tu as choisi pour moi ce que j'attendais sans le savoir moi-même. Tu m'avais entendue parler de cette ville que j'ai aimée, un de ces endroits où, je ne sais pourquoi, je me suis sentie libre et légère. *L'insupportable légèreté de l'être* ; je t'avais expliqué mon incapacité à acquérir cet état sublime décrit par Milan Kundera. J'étais pesante de tout le mal, grosse des coups infligés pour tuer en moi le goût du bonheur.